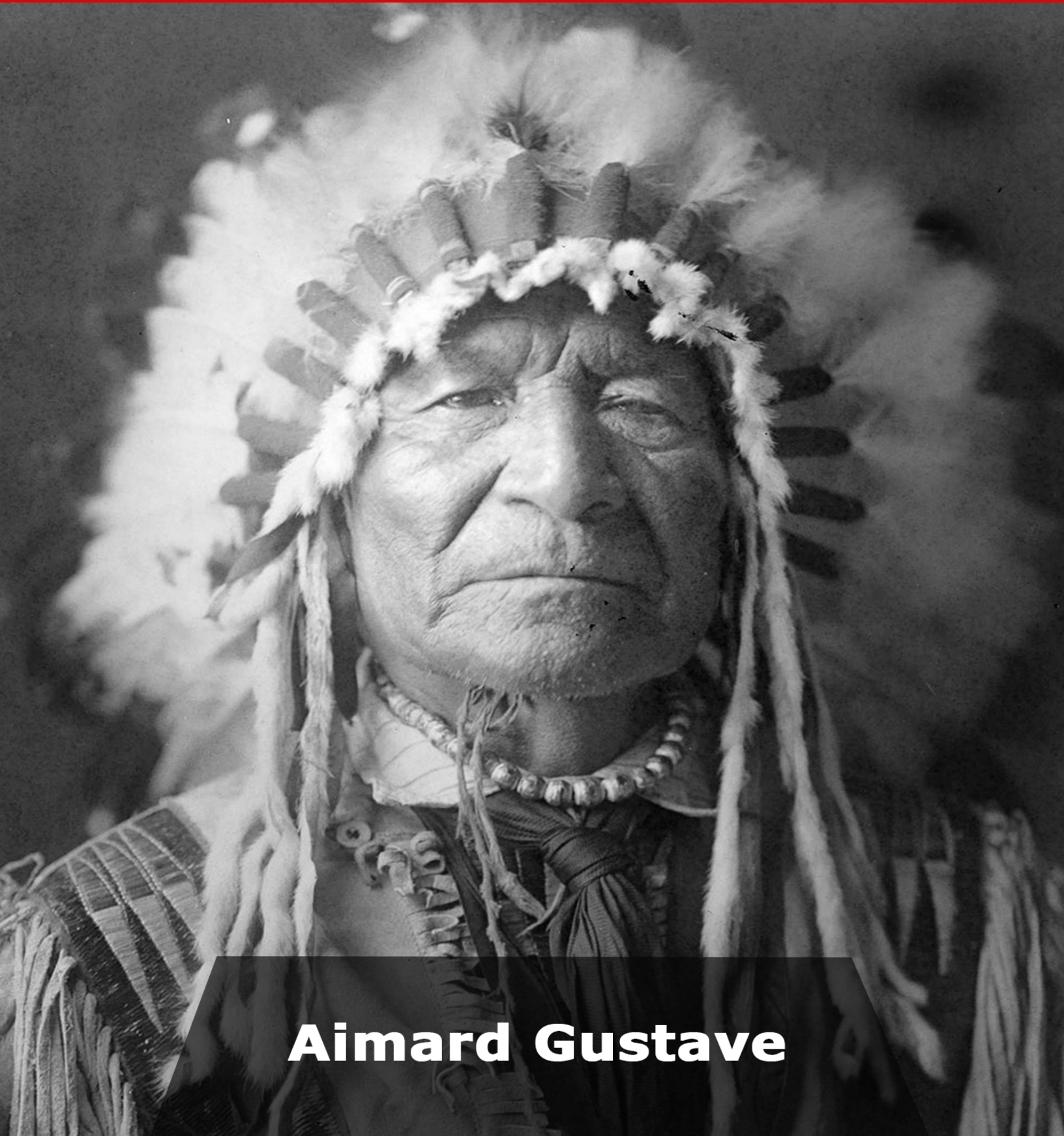


# **Le Grand Chef des Aucas**



**Aimard Gustave**

# **Le Grand Chef des Aucas**

[Gustave Aimard](#)  
[Page de copyright](#)

# Gustave Aimard

## Le Grand Chef des Aucas

### Préface

Il y a trente ou quarante ans, alors qu'on mettait près de quinze jours pour se rendre de Paris à Marseille, et qu'on n'était pas toujours sûr d'arriver à destination, il fallait être doué d'une certaine dose de courage pour se risquer de propos délibéré sur un navire à vapeur partant à la découverte. Les pays étrangers étaient entourés d'une auréole mystérieuse qui faisait regarder comme des êtres à part ceux que le besoin d'aventures ou le désir d'apprendre poussaient vers les régions inconnues.

Aujourd'hui, grâce à la vapeur et aux chemins de fer, les distances n'existent plus ; le besoin de changer de place est devenu général, et tous, grands ou petits, riches ou pauvres, s'élancent à qui mieux mieux vers les régions éloignées. Qui n'a fait au moins, une fois dans sa vie le tour du monde ?

Seulement, comme l'a dit un grand poète contemporain, aujourd'hui *on ne voyage plus, on arrive*. En effet, les pays qui séparent le point de départ de celui de l'arrivée, demeurent supprimés, un coin du voile seulement est soulevé, et la curiosité vivement excitée se tourne de plus en plus vers ces contrées lointaines entrevues à peine à travers des nuages de vapeur et de fumée.

À l'époque où M. Aimard a entrepris ses voyages, la vapeur n'était encore que dans l'enfance et les chemins de fer n'existaient pas.

Tourmenté par une fiévreuse inquiétude dont il ne cherchait même pas à se rendre compte, ne pouvant souffrir aucun frein et aspirant à des jouissances suprêmes loin du monde civilisé qu'il ne voulait pas comprendre, M. Aimard partit avec l'intention de ne plus revenir. Libre de tout lien, de toute affection, ne laissant derrière lui ni amitiés ni haines, le jeune aventurier était dans les meilleures conditions possibles pour mener la vie étrange qui allait commencer pour lui. Aussi, avec quel bonheur il posa le

pied en Amérique et il s'élança à travers les Pampas et les prairies !

Vingt années de sa vie se sont ainsi écoulées au milieu des tribus errantes et indomptées des deux Amériques, franchissant à leur suite d'incommensurables distances ; chassant, pêchant et combattant avec les Indiens ; sondant le désert dans ses plus mystérieuses profondeurs ; gravissant les cimes les plus escarpées des Cordillères, ou, la hache à la main, se frayant un chemin à travers les forêts vierges du Nouveau-Monde.

Cette vie du désert, si rude, si pleine de fatigue, est bien faite pour renouveler l'homme ; les idées s'élargissent, on s'habitue à penser et à croire. La vie des bois vous rend meilleur et vous fait comprendre la mission de dévouement, d'abnégation et de travail que Dieu a imposée à l'homme sur la terre.

Quelle existence que celle du nomade ! Ne reconnaissant d'autre maître que Dieu, d'autre loi que son caprice, libre d'entraves de toute sorte, monté sur un cheval aussi indomptable que lui-même, ses pistolets à la ceinture, son couteau dans sa botte, son lasso aux arçons, et son fusil sur le devant de sa selle, il s'élançe gaiement en avant. Il ne sait où il va et ne se soucie même pas de le savoir, se fiant à son courage et à son audace, convaincu que Dieu ne l'abandonnera pas.

Rentré dans le monde civilisé, M. Aimard a pris la plume, non pour se faire homme de lettres, mais pour revivre avec son passé. Il se croit encore au désert, lorsqu'il raconte ses courses aventureuses, ses chasses émouvantes, les périls qu'il a affrontés.

Dans un premier ouvrage, *les Trappeurs de l'Arkansas*, il n'avait timidement esquissé que quelques-unes de ses aventures dans les prairies ; dans *le Grand Chef des Aucas*, il s'est laissé malgré lui emporter par le flot puissant de ses souvenirs. Il a voulu retracer comment lui, enfant perdu de cette civilisation européenne tant vantée mais si étroite, il s'était peu à peu transformé au désert, et comment, à l'aspect des forêts vierges, sous la conduite des sauvages habitants de ces contrées, il était enfin devenu homme.

Valentin Guillois n'est pas un héros de convention, c'est l'auteur tout entier avec ses qualités et ses défauts ; ce livre n'est que l'histoire de ses sensations. Ses acteurs, M. Aimard les a tous connus, il a partagé leurs joies et leurs douleurs. Aujourd'hui il

éprouve un plaisir rétrospectif indicible à se retrouver avec eux, à les ressusciter tels qu'il les a vus à l'époque où il était si heureux parce qu'il était libre.

« C'est à ce titre que j'applaudis au livre de M. Aimard », dit M. Paul d'Ivoi dans sa chronique, « ce qu'il faut voir surtout dans un livre, c'est l'esprit qui l'anime, le sentiment qui l'inspire. Quand les Arabes tuent un lion, ils en font manger le cœur à leurs enfants pour les rendre forts. Ces livres qui nous parlent de liberté, de grand air, de courage, de dévouement, de vaillance, sont une saine nourriture : c'est aussi du cœur de lion. »

## I

### *Le chaparral*

Pendant mon dernier séjour en Amérique, le hasard, ou plutôt ma bonne étoile, me fit lier connaissance avec un de ces chasseurs, ou coureurs des bois, dont le type a été immortalisé par Cooper, dans son poétique personnage de *Bas de cuir*.

Voici dans quelle étrange circonstance, Dieu nous plaça en face l'un de l'autre :

Vers la fin de juillet 1855, j'avais quitté Galveston, dont je redoutais les fièvres, mortelles pour les Européens, avec le projet de visiter la partie N.-O. du Texas, que je ne connaissais pas encore.

Un proverbe espagnol dit quelque part : *mas vale andar solo que mal acompanado*, mieux vaut aller seul que mal accompagné.

Comme tous les proverbes, celui-ci possède un certain fond de vérité, surtout en Amérique, où l'on est exposé à chaque instant à rencontrer des coquins de toutes les couleurs qui, grâce à leurs dehors séduisants, vous charment, captent votre confiance, et en profitent sans remords à la première occasion, pour vous détrousser et vous assassiner.

J'avais fait mon profit du proverbe, et, en vieux routier des prairies, comme je ne voyais autour de moi personne qui m'inspirât assez de sympathie pour en faire mon compagnon de voyage, je m'étais bravement mis en route seul, revêtu du pittoresque costume des habitants du pays, armé jusqu'aux dents, et monté sur un excellent cheval demi sauvage, qui m'avait coûté

vingt-cinq piastres ; prix énorme pour ces contrées, où les chevaux sont presque à rien.

Je m'en allais donc insoucieusement, vivant de la vie du nomade, si pleine d'attraits ; tantôt m'arrêtant dans une *tolderia*, tantôt campant dans le désert, chassant les fauves, et m'enfonçant de plus en plus dans des régions inconnues.

J'avais, de cette façon, traversé sans encombre, Fredericksburg, le Llano Braunfels, et je venais de quitter Castroville, pour me rendre à Quihi.

De même que tous les villages hispano-américains, Castroville est une misérable agglomération de cabanes ruinées, coupée à angles droits par des rues obstruées de mauvaises herbes qui y poussent en liberté, et cachent des multitudes de fourmis, de reptiles, et même de lapins d'une fort petite espèce, qui partent sous les pieds des rares passants.

Le *pueblo* est borné à l'ouest par la Médina, mince filet d'eau presque à sec dans les grandes chaleurs, et à l'est par des collines boisées, dont le vert sombre tranche agréablement à l'horizon sur le bleu pâle du ciel.

Je m'étais chargé à Galveston d'une lettre pour un habitant de Castroville.

Le digne homme, dans ce village, vivait comme le rat de La Fontaine, au fond de son fromage de Hollande. Charmé de l'arrivée d'un étranger, qui lui apprendrait sans doute des nouvelles, dont, depuis si longtemps, il était sevré, il m'avait reçu de la manière la plus cordiale, ne sachant qu'imaginer pour me retenir.

Malheureusement, le peu que j'avais vu de Castroville avait suffi pour m'en dégoûter complètement, et je n'aspirais qu'à partir au plus vite.

Mon hôte, désespéré de voir toutes ses avances repoussées, consentit enfin à me laisser continuer ma route.

- Adieu donc ! puisque vous le voulez, me dit-il, en me serrant la main avec un soupir de regret ; Dieu vous aide ! vous avez tort de partir si tard ; le chemin que vous devez suivre est dangereux, les *Indios Bravos* sont levés, ils assassinent sans pitié les blancs qui tombent entre leurs mains ; prenez garde !

Je souris à cet avertissement, que je pris pour un dernier effort tenté par le brave homme.

- Bah ! lui répondis-je gaiement, les Indiens et moi sommes de trop vieilles connaissances, pour que j'aie rien à redouter de leur part.

Mon hôte secoua tristement la tête et rentra dans sa hutte, en me faisant un dernier signe d'adieu.

Je partis.

Il était effectivement assez tard. Je pressai mon cheval afin de passer, avant la nuit, un *chaparral* ou taillis, de plus de deux kilomètres de longueur, dont mon hôte m'avait surtout averti de me méfier.

Cet endroit, mal famé, avait un aspect sinistre. Le mezquite, l'acacia et le cactus, formaient sa seule végétation. Ça et là, des os blanchis et des croix plantées en terre marquaient les places où des meurtres avaient été commis.

Au-delà, s'étendait une vaste plaine, nommée la Léona - la Lionne - peuplée d'animaux de toutes sortes. Cette prairie, couverte d'une herbe d'au moins deux pieds de haut, était semée par intervalles de bouquets d'arbres, sur lesquels gazouillaient des milliers d'étourneaux à la gorge dorée, des cardinaux et des oiseaux bleus.

J'avais hâte d'être dans la Léona, que j'entrevois au loin ; mais il me fallait d'abord traverser le chaparral.

Après avoir visité mes armes avec soin, jeté un regard défiant autour de moi, comme je n'aperçus rien de positivement suspect aux environs, je piquai résolument mon cheval, déterminé, le cas échéant, à vendre ma vie le plus cher possible.

Cependant le soleil déclinait rapidement à l'horizon ; les feux rougeâtres du couchant teignaient de reflets changeants la cime des collines boisées ; une fraîche brise qui se levait agitait les branches des arbres avec de mystérieux murmures.

Dans ce pays, où il n'y a pas de crépuscule, la nuit ne tarderait pas à m'envelopper de ses épaisses ténèbres.

Je me trouvais à peu près aux deux tiers du chaparral.

Déjà j'espérais atteindre sain et sauf la Léona, lorsque, tout à coup, mon cheval fit un brusque bond de côté, en dressant les oreilles et en renâclant avec force.

La secousse subite que je reçus faillit me désarçonner. Ce ne fut qu'à grand-peine que je parvins à me rendre enfin maître de ma monture, qui donnait des marques du plus grand effroi.

Comme cela arrive toujours en pareil cas, je cherchai instinctivement autour de moi la cause de cette panique.

Bientôt, la vérité me fut révélée.

Une sueur froide inonda mon visage, et un frisson de terreur parcourut tous mes membres au spectacle effroyable qui s'offrit à mes regards.

Cinq cadavres étaient étendus à dix pas de moi, sous les arbres.

Dans le nombre, se trouvaient ceux d'une femme et d'une jeune fille de quatorze ans.

Ces cinq personnes appartenaient à la race blanche. Elles paraissaient avoir longtemps et opiniâtrement combattu avant de succomber ; leurs corps étaient littéralement couverts de blessures ; de longues flèches à cannelures ondulées, peintes en rouge, leur traversaient la poitrine de part en part.

Les victimes avaient été scalpées.

De la poitrine de la jeune fille, ouverte en croix, le cœur était enlevé, arraché.

Les Indiens avaient passé là, avec leur rage sanguinaire, et leur haine invétérée pour les blancs.

La forme et la couleur des flèches dénonçaient les *Apaches*, les plus cruels pillards du désert.

Autour des morts, je remarquai des débris informes de charrettes et de meubles.

Les malheureux, assassinés avec ces raffinements affreux de barbarie, étaient sans doute de pauvres émigrants qui se rendaient à Castroville.

À l'aspect de ce spectacle navrant, rien ne peut rendre la pitié et la douleur qui envahirent mon âme !

Au plus haut des airs, des urubus et des vautours, attirés par l'odeur du sang, tournoyaient lentement au-dessus des cadavres, en poussant de lugubres cris de joie, et, dans les profondeurs du chaparral, les loups et les jaguars commençaient à gronder sourdement.

Je jetai un regard triste autour de moi.

Tout était calme.

Les *Apaches* avaient, selon toute probabilité, surpris les émigrants pendant une halte. Des ballots effondrés étaient encore



rangés dans une certaine symétrie, et un feu, auprès duquel se trouvait un amas de bois sec, achevait de brûler.

- Non, me dis-je, quoi qu'il arrive, je ne laisserai pas des chrétiens sans sépulture devenir, dans ce désert, la proie des bêtes fauves !

Ma résolution prise, je l'exécutai immédiatement.

Sautant à terre, j'entravai mon cheval à l'amble. Je lui donnai la provende et je jetai quelques brassées de bois dans le feu qui bientôt pétilla et lança vers le ciel une colonne de flammes.

Parmi les objets que les Indiens avaient dédaignés, comme n'ayant pour eux aucune valeur, se trouvaient des bûches, des pioches et autres instruments de labourage.

Je saisis une bûche, et, après avoir exploré avec soin les environs de mon campement, pour m'assurer qu'aucun danger immédiat ne me menaçait, je me mis en devoir de creuser une fosse.

La nuit était venue ; une de ces nuits américaines, claire, silencieuse, pleine d'enivrantes senteurs et de mystérieuses mélodies, chantées par le désert à la louange de Dieu.

Chose extraordinaire ! toutes mes craintes s'étaient évanouies comme par enchantement.

Seul dans cet endroit sinistre, auprès de ces cadavres affreusement mutilés, surveillé sans doute par les yeux invisibles des bêtes fauves et des Indiens qui m'épiaient dans l'ombre, je ne sais quelle influence incompréhensible me soutenait et me donnait la force d'accomplir la rude et sainte tâche, que je m'étais imposée.

Au lieu de songer aux dangers qui me menaçaient de toutes parts, je me trouvais en proie à une mélancolie rêveuse. Je pensais à ces pauvres gens, partis de si loin, pleins d'espoir dans l'avenir, pour chercher dans le Nouveau-Monde un peu de ce bien-être que leur refusait leur pays, et qui, à peine débarqués, étaient tombés, dans un coin ignoré du désert, sous les coups d'ennemis féroces ; ils avaient laissé dans leur patrie des amis, des parents peut-être, pour lesquels leur sort serait toujours un mystère, et qui longtemps compteraient les heures avec angoisse, en attendant un retour impossible !

À part deux ou trois alertes un peu vives, causées par des bruissements de feuilles dans les halliers, rien n'interrompit ma

triste besoin.

En moins de trois quarts d'heure, j'eus creusé une fosse assez grande pour contenir les cinq cadavres.

Après avoir retiré les flèches qui les transperçaient, je les pris l'un après l'autre dans mes bras et je les étendis doucement, côte à côte, au fond de la tombe. Ensuite, je me hâtai de rejeter la terre et de combler la fosse, sur laquelle je traînai les plus grosses pierres que je pus trouver, afin d'empêcher les bêtes fauves de profaner les morts.

Ce devoir religieux accompli, je poussai un soupir de satisfaction, et baissant la tête vers le sol, j'adressai mentalement à celui qui peut tout une courte prière pour les malheureux que j'avais inhumés.

Quand je relevai la tête, je poussai un cri de surprise et d'effroi, en portant la main à mes revolvers.

Sans que le plus léger bruit m'eût fait soupçonner son arrivée imprévue, à quatre pas en face de moi, un homme me regardait, appuyé sur un rifle.

Deux magnifiques chiens de Terre-Neuve étaient nonchalamment couchés à ses pieds.

Au geste qu'il me vit faire, l'inconnu sourit doucement, et me tendant la main par-dessus la tombe :

- Ne craignez rien ! me dit-il ; je suis un ami. Vous avez enterré ces pauvres gens. Moi, je les ai vengés. Leurs assassins sont morts !

Je serrai silencieusement la main qui m'était si loyalement tendue.

La connaissance était faite ; nous étions amis, nous le sommes encore !

Quelques minutes plus tard, assis auprès du feu, nous soupions ensemble de bon appétit, tandis que les chiens veillaient à notre sûreté.

Le compagnon que je venais de rencontrer, d'une façon si bizarre, était un homme de quarante-cinq ans à peu près, quoiqu'il en parût à peine trente-deux. Sa taille élevée et bien prise, ses épaules larges, ses membres aux muscles saillants, tout dénotait chez lui une force et une agilité sans égales.

Il portait le pittoresque costume des chasseurs dans toute sa pureté, c'est-à-dire, la capote ou surtout qui n'est autre chose

qu'une couverture attachée sur les épaules, et tombant en longs plis par derrière, une chemise de coton rayée, de larges *mitasses* – caleçons – de daim, cousus avec des cheveux attachés de distance en distance et garnis de grelots, des guêtres de cuir, des *moksens* de peau d'élan ornés de perles fausses et de piquants de porc-épic, enfin une ceinture de laine bigarrée à laquelle étaient suspendus son couteau, son sac à tabac, sa corne à poudre, ses pistolets et son sac à la médecine.

Quant à sa coiffure, elle consistait en un bonnet de peau de castor, dont la queue lui tombait entre les épaules.

Cet homme me rappelait cette race de hardis aventuriers qui parcourent l'Amérique dans tous les sens.

Race primordiale, avide d'air, d'espace, de liberté, hostile à nos idées de civilisation, et par cela même appelée à disparaître fatalement devant les immigrations des races laborieuses, dont les puissants moyens de conquête sont la vapeur et l'application des inventions mécaniques de toutes sortes.

Ce chasseur était français.

Sa physionomie, empreinte de loyauté, son langage pittoresque, ses manières ouvertes et engageantes, tout, malgré son long séjour en Amérique, avait conservé un reflet de la mère-patrie qui éveillait la sympathie et appelait l'intérêt.

Toutes les contrées du Nouveau-Monde lui étaient connues ; il avait vécu plus de vingt ans au fond des bois, dans des excursions dangereuses et lointaines, au milieu des tribus indiennes.

Aussi, bien des fois, quoique moi-même je fusse initié aux coutumes des Peaux-Rouges, qu'une grande partie de mon existence se fût écoulée dans le désert, je me sentis frissonner involontairement au récit de ses aventures.

Souvent, assis à ses côtés, sur les bords du *Rio-Gila*, pendant une excursion que nous avions entreprise dans les prairies, il se laissait emporter par ses souvenirs et me racontait, en fumant son calumet indien, l'histoire étrange des premières années de son séjour dans le Nouveau-Monde.

C'est un de ces récits que j'entreprends aujourd'hui de raconter, le premier par ordre de date, puisque c'est l'histoire des événements qui le posèrent à se faire *coureur des bois*.

Je n'ose pas espérer, que le lecteur y trouve l'intérêt qu'il eut pour moi ; mais qu'il veuille bien se souvenir que ce récit me fut fait dans le désert, au milieu de cette nature grandiose et puissante, inconnue aux habitants de la vieille Europe, de la bouche même de l'homme qui en avait été le héros.

## II

### *Les frères de lait*

Le 31 décembre 1834, à onze heures du soir, un homme, de vingt-cinq ans au plus, aux traits fins et distingués, aux manières aristocratiques, était assis, ou plutôt couché, dans un moelleux fauteuil, placé à l'angle d'une cheminée où pétillait un feu que la saison avancée rendait indispensable.

Ce personnage était le comte Maxime-Édouard-Louis de Prébois-Crancé.

Son visage, d'une pâleur cadavérique, faisait ressortir la nuance d'un noir mat de ses cheveux bouclés qui tombaient en désordre sur ses épaules, garanties par une robe de chambre de damas à grandes fleurs.

Ses sourcils étaient froncés et ses yeux se fixaient avec une impatience fébrile sur le cadran d'une délicieuse pendule Louis XV, tandis que sa main gauche, pendant nonchalamment à son côté, caressait les oreilles soyeuses d'un magnifique chien de Terre-Neuve couché auprès de lui.

Le cabinet dans lequel se trouvait le comte était meublé avec tout le raffinement confortable inventé par le luxe moderne. Un candélabre à quatre branches, garni de bougies roses, placé sur une table, suffisait à peine à l'éclairer et ne répandait qu'une lueur triste et incertaine.

Au dehors la pluie fouettait les vitres avec violence, et le vent pleurait avec de mystérieux murmures qui disposaient l'âme à la mélancolie.

Un léger bruit se fit entendre, produit par l'échappement du cylindre ; la demie sonna.

Le comte se redressa comme s'il se réveillait en sursaut, il passa sa main blanche et effilée sur son front moite et dit d'une voix sourde :

- Il ne viendra pas !...

Mais, tout à coup, le chien, qui jusque-là était demeuré immobile, se leva d'un bond et s'élança vers la porte en remuant la queue avec joie.

La porte s'ouvrit, la portière fut levée par une main ferme, et un homme parut.

- Enfin ! s'écria le comte en s'avancant vers le nouveau venu qui avait grand-peine à se débarrasser des caresses du chien ; oh ! j'avais peur que toi aussi, tu m'eusses oublié !

- Je ne te comprends pas, frère ; mais j'espère que tu vas t'expliquer, répondit l'arrivant ; allons ! allons ! continua-t-il en s'adressant au chien, couchez-vous, César ! vous êtes une bonne bête, couchez-vous !

Et roulant un fauteuil auprès du feu, il s'assit à l'autre angle de la cheminée, en face du comte qui avait repris sa place.

Le chien se coucha entre eux.

Ce personnage, si impatiemment attendu par le comte, formait avec lui un étrange contraste.

De même que monsieur de Prébois-Crancé résumait en lui toutes les qualités qui distinguent physiquement la noblesse de race, de même l'autre réunissait toutes les forces vives et énergiques des véritables enfants du peuple.

C'était un homme de vingt-six ans environ, de haute taille, maigre et parfaitement proportionné ; son visage bruni par le soleil, aux traits accentués, éclairé par deux yeux bleus pétillants d'intelligence, avait une expression de bravoure, de douceur et de loyauté des plus sympathiques.

Il était revêtu de l'élégant costume de maréchal-des-logis-chef de spahis ; la croix de la Légion-d'Honneur brillait sur sa poitrine.

La tête appuyée sur la main droite, le front pensif, l'œil rêveur, il considérait attentivement son ami, tout en lissant de la main gauche les poils longs et soyeux de sa moustache blonde.

Le comte, fatigué de ce regard, qui semblait vouloir sonder les replis les plus cachés de son cœur, rompit brusquement le silence :

- Tu as été bien long à te rendre à mon invitation, dit-il.

- Voici deux fois que tu m'adresses ce reproche, Louis ! répondit le sous-officier en sortant un papier de sa poitrine, tu

oublies les termes du billet que ton groom m'a remis hier au quartier.

Et il se prépara à lire.

- Inutile, fit le comte en souriant tristement, je reconnais que j'ai tort.

- Voyons, reprit gaiement le spahis, quelle est cette affaire si grave pour laquelle tu as besoin de moi ? explique-toi ; est-ce une femme à enlever ? Est-ce un duel ? parle.

- Rien de ce que tu pourrais supposer, interrompit le comte avec amertume, ainsi, évite-toi des recherches inutiles.

- Qu'est-ce donc, alors ?

- Je vais me brûler la cervelle.

Le jeune homme prononça cette phrase d'un accent si ferme et si résolu, que le soldat tressaillit malgré lui, en fixant un regard inquiet sur son interlocuteur.

- Tu me crois fou, n'est-ce pas ? continua le comte qui devina la pensée de son ami. Non ! je ne suis pas fou, Valentin ; seulement je suis au fond d'un abîme dont je ne puis sortir que par la mort ou l'infamie. Je préfère la mort !

Le soldat ne répondit pas. D'un geste énergique, il repoussa son fauteuil et commença à marcher à grands pas dans le cabinet.

Le comte avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine avec accablement.

Il y eut un long silence.

Au dehors l'orage redoublait de furie.

Enfin Valentin se rassit.

- Une raison bien forte a dû t'obliger à prendre une telle détermination, dit-il froidement ; je ne chercherai pas à la combattre, pourtant j'exige de ton amitié que tu me rapportes dans tous leurs détails les faits qui t'ont conduit à la prendre. Je suis ton frère de lait, Louis, nous avons grandi ensemble. Trop longtemps nos idées se sont confondues, notre amitié est trop forte et trop vive pour que tu refuses de me satisfaire !

- À quoi bon ? s'écria le comte avec impatience ; mes douleurs sont de celles que celui seul qui les éprouve peut comprendre.

- Mauvais prétexte ! frère, répondit le soldat d'une voix rude ; les douleurs que l'on n'ose avouer sont de celles qui contraignent à rougir.

- Valentin ! fit le comte avec un éclair dans le regard, c'est mal de me parler ainsi !

- C'est bien, au contraire ! reprit vivement le jeune homme ; je t'aime, je te dois la vérité. Pourquoi te tromperais-je ? non ! tu connais ma franchise. Ainsi n'espère pas que je te donne raison les yeux fermés. Si tu voulais être flatté à tes derniers moments, pourquoi m'as-tu appelé ? est-ce pour applaudir à ta mort ? Alors, adieu, frère ! je me retire ; je n'ai rien à faire ici. Vous autres, grands seigneurs, qui n'avez eu que la peine de naître, et ne connaissez de la vie que ses joies, à la première feuille de rose que le hasard plie dans le lit de votre bonheur, vous vous croyez perdus, et vous en appelez à cette suprême lâcheté : le suicide !

- Valentin ! s'écria le comte avec colère.

- Oui ! continua le jeune homme avec force, cette suprême lâcheté ! l'homme n'est pas plus libre de quitter la vie quand bon lui semble, que le soldat de fuir son poste devant l'ennemi ! Tes douleurs, je les connais !

- Tu saurais ?... demanda le comte avec étonnement.

- Tout !... écoute-moi, puis, lorsque je t'aurai dit ce que je pense, tu te tueras si tu veux. Pardieu ! crois-tu que j'ignorais, en venant ici, pourquoi tu m'appelais ? gladiateur trop faible pour soutenir la lutte, tu t'es livré sans défense aux bêtes féroces de ce cirque terrible qu'on nomme Paris, tu as succombé ; cela devait être ! mais songes-y, la mort que tu veux te donner achèvera de te déshonorer aux yeux de tous, au lieu de te réhabiliter et de t'environner de cette auréole de fausse gloire que tu ambitionnes !

- Valentin ! Valentin ! s'écria le comte en frappant du poing avec colère, qui te permet de me parler ainsi ?

- Mon amitié, répondit énergiquement le soldat, et la position que tu m'as faite toi-même en me mandant auprès de toi. Deux causes te réduisent au désespoir. Ces deux causes sont, d'abord, ton amour pour une femme coquette, une créole, qui a joué avec ton cœur, comme la panthère de ses savanes joue avec les animaux inoffensifs qu'elle se prépare à dévorer... Est-ce vrai ?

Le jeune homme ne répondit pas.

Les coudes sur la table, la tête dans les mains, il restait immobile, insensible en apparence, aux reproches de son frère de lait.

Valentin continua :

- Puis, lorsque pour briller à ses yeux, tu as eu compromis ta fortune, gaspillé tout ce que ton père t'avait laissé, cette femme est partie comme elle était venue, heureuse du mal qu'elle avait fait, des victimes tombées sur sa route, te léguant à toi et à tant d'autres le désespoir et la honte d'avoir été joué par une coquette. Ce qui te pousse à la mort, ce n'est pas la perte de ta fortune, mais l'impossibilité de suivre cette femme, cause unique de tous tes malheurs. Ose me soutenir le contraire !

- Eh bien, oui ! c'est vrai ! voilà la raison, la seule qui me tue ! que m'importe ma fortune ? c'est cette femme que je veux !... je l'aime !... je l'aime à soulever un monde pour l'obtenir ! s'écria le jeune homme avec une énergie fébrile !... oh ! si je pouvais espérer !... l'espoir, mot vide de sens, inventé par les ambitieux sans portée !... tu le vois ?... je n'ai plus qu'à mourir !

Valentin le considéra d'un œil triste. Soudain son regard s'éclaira ; il posa la main sur l'épaule du comte.

- Tu l'aimes donc bien, cette femme ? lui demanda-t-il.

- Tu le vois ; puisque je meurs !

- Tu m'as dit, il n'y a qu'un instant, que pour la posséder tu soulèverais un monde ?

- Oui.

- Eh bien ! continua Valentin, en le regardant fixement, je puis te la faire retrouver, moi, cette femme !

- Toi ?

- Oui.

- Oh ! tu es fou ! elle est partie. Qui sait dans quelle région de l'Amérique elle s'est retirée !

- Qu'importe ?

- Et puis, je suis ruiné !

- Tant mieux !

- Valentin, prends garde à tes paroles ! s'écria le jeune homme avec un accent douloureux ; malgré moi, je me laisse aller à te croire !

- Espère ! te dis-je.

- Oh ! non ! non ! c'est impossible !

- Il n'y a rien d'impossible. Ce mot a été inventé par les impuissants et les lâches. Je te répète que, non seulement, je te



rendrai cette femme, mais encore, c'est elle, entends-tu bien, c'est elle alors qui craindra que tu ne méprises son amour !

- Oh !

- Qui sait ? peut-être le rejetteras-tu !...

- Valentin !

- Pour obtenir ce résultat, je ne te demande que deux ans.

- Si longtemps ?

- Oh ! que voilà bien les hommes ! s'écria le soldat avec un rire de pitié. Il n'y a qu'un instant, tu voulais mourir, parce que le mot jamais se dressait devant toi ! à présent tu ne te sens pas la force d'attendre deux ans ! quelques minutes de la vie humaine !

- Mais...

- Sois tranquille, frère ! sois tranquille ! si dans deux ans, je n'ai pas accompli ma promesse, moi-même je te rendrai tes pistolets, et alors...

- Alors ?

- Tu ne te tueras pas seul, dit-il froidement.

Le comte le regarda. Valentin semblait transfiguré ; son visage avait une expression d'indomptable énergie, que son frère de lait ne lui avait jamais vue ; ses yeux lançaient des lueurs étranges. Le jeune homme s'avoua vaincu ; il lui prit la main et la serrant avec force :

- J'accepte, dit-il.

- Maintenant, tu m'appartiens.

- Je m'abandonne à toi.

- Bien !

- Mais comment feras-tu ?

- Écoute-moi avec attention, dit le soldat en se laissant tomber sur son fauteuil, et faisant signe à son ami de se rasseoir.

En ce moment la pendule sonna minuit.

Par un sentiment dont ils ne se rendirent pas compte, les jeunes gens écoutèrent, silencieux et recueillis, le bruit des douze coups qui retentissaient à intervalles égaux sur le timbre.

Lorsque l'écho du dernier coup eut fini de vibrer, Valentin alluma un cigare, et se tournant vers Louis qui fixait sur lui un regard anxieux.

- À nous deux ! dit-il en lâchant une bouffée de fumée bleuâtre qui monta en spirales vers le plafond.

### III

## ***La résolution***

- J'écoute, dit Louis, en se penchant en avant comme pour mieux entendre.

Valentin sourit tristement.

- Nous sommes au 1<sup>er</sup> janvier 1835, fit-il, avec la dernière vibration de minuit, ton existence de gentilhomme vient de finir. Tu vas, à partir d'aujourd'hui, commencer une existence d'épreuves et de lutte, en un mot, tu vas te faire homme !

Le comte lui jeta un regard interrogateur.

- Je m'expliquerai, continua Valentin, mais pour cela, il faut d'abord que tu me laisses, en quelques mots, te raconter ta propre histoire.

- Mais je la sais, interrompit le comte avec impatience.

- Peut-être ! dans tous les cas, laisse-moi parler ; si je me trompe, tu rectifieras les faits.

- Agis à ta guise, répondit Louis en se rejetant en arrière, avec le geste d'un homme que les convenances obligent malgré lui à entendre un discours ennuyeux.

Valentin n'eut pas l'air de remarquer ce mouvement de son frère de lait. Il ralluma son cigare qu'il avait laissé éteindre, caressa le chien dont la bonne grosse tête était appuyée sur ses genoux, et commença comme s'il avait été convaincu que Louis lui prêtât la plus sérieuse attention :

- Ton histoire est, à peu de chose près, celle de tous les hommes de ta caste, dit-il. Tes ancêtres, dont le nom remonte aux Croisades, t'ont légué à ta naissance un beau titre et quarante mille livres de rente. Riche, sans avoir eu besoin d'user tes facultés à gagner toi-même ta fortune, ignorant, par conséquent, la valeur réelle de l'or, tu devais le dépenser sans compter, le croyant inépuisable. C'est ce qui est arrivé ; seulement, un jour, au moment où tu t'y attendais le moins, le spectre hideux de la ruine s'est dressé tout à coup devant toi ; tu as entrevu la misère, c'est-à-dire le travail, alors tu as reculé épouvanté en te réfugiant dans la mort.

- Tout cela est vrai, interrompit le comte, mais tu oublies de dire, qu'avant de prendre cette résolution suprême, j'ai eu le soin de régler mes comptes et de payer tous mes créanciers. J'étais donc maître de disposer de ma vie.

- Non ! et voilà ce que ton éducation de gentilhomme n'a pu te faire comprendre. Ta vie n'est pas à toi ; c'est un prêt que te fait Dieu. Elle n'est, en conséquence, qu'une attente ou un passage ; pour cette raison, elle est courte, mais il faut qu'elle profite à l'humanité. Tout homme qui, dans des orgies ou des débauches, gaspille les facultés qu'il tient de Dieu, commet un vol envers la grande famille humaine. Souviens-toi que nous sommes tous solidaires les uns des autres, et que nous devons nous servir de nos facultés au profit de tous !

- Trêve de sermons, je t'en prie, frère ! ces théories plus ou moins paradoxales, peuvent avoir du succès dans un certain monde, mais...

- Frère ! interrompit Valentin, ne parle pas ainsi. Malgré toi, ton orgueil de race te dicte des paroles que tu ne tarderais pas à regretter. Un certain monde ! voilà donc le grand mot lâché ! Louis ! que tu as de choses à apprendre encore ! Bref, en rassemblant toutes tes ressources, combien as-tu réuni ?

- Que sais-je ?... une misère.

- Mais encore ?

- Oh ! mon Dieu ! une quarantaine de mille francs, tout au plus, qui pourront monter à soixante, avec le prix des futilités qui sont ici, dit négligemment le comte.

Valentin bondit sur son fauteuil.

- Soixante mille francs ! s'écria-t-il, et tu désespérais ! et tu étais résolu à mourir ! mais malheureux insensé ! ces soixante mille francs bien employés sont une fortune ! ce sont eux qui te feront retrouver celle que tu aimes ! combien de pauvres diables se croiraient riches, s'ils possédaient une pareille somme !

- Enfin, que comptes-tu faire ?

- Tu vas le savoir. Comment se nomme la femme dont tu es amoureux ?

- Doña Rosario del Valle.

- Très bien ! elle est, m'as-tu dit, partie pour l'Amérique ?

- Depuis dix jours ; mais je dois t'avouer que doña Rosario, que tu ne connais pas, est une noble et douce jeune fille, qui jamais n'a prêté l'oreille à une seule de mes flatteries, ni remarqué le luxe ruineux que j'étais pour lui plaire.

- Au fait, c'est possible ; et puis, pourquoi chercherai-je à t'enlever cette douce illusion ? Seulement, je ne comprends pas

bien comment, dans ces conditions-là, tu as pu faire fondre ta fortune, qui était considérable, comme une motte de beurre au soleil.

- Tiens, lis ce mot de mon agent de change.

- Oh ! fit Valentin en repoussant le papier, tu jouais à la Bourse ! tout m'est expliqué, pauvre pigeon, que les milans de la coulisse ont plumé ! Eh bien ! frère, il faut prendre ta revanche.

- Oh ! je ne demande pas mieux, s'écria le jeune homme en fronçant les sourcils.

- Nous sommes du même âge ; ma mère nous a nourris tous deux : devant Dieu nous sommes frères ! Je ferai de toi un homme ! je t'aiderai à revêtir cette armure d'airain qui doit te rendre invincible. Pendant que, protégé par ton nom et ta fortune, tu te laissais insoucieusement vivre, ne prenant de la vie que la fleur, moi, pauvre misérable, égaré sur le rude pavé de Paris, je soutenais, pour exister, une lutte de Titan ! lutte de toutes les heures, de toutes les secondes, où la victoire était pour moi un morceau de pain, et l'expérience chèrement achetée, je te le jure ; car bien souvent, lorsque j'ouvrais les portières, que je vendais des contremarques, ou que je servais de Paillasse à un saltimbanque, enfin, que je faisais ces mille métiers impossibles du Bohême, l'abattement et le découragement m'ont pris à la gorge ; bien souvent j'ai senti mon front brûlant et mes tempes serrées dans l'étau de la misère ; mais j'ai résisté, je me suis roidi contre l'adversité ; jamais je n'ai été vaincu, quoique j'aie laissé aux ronces du chemin bien des lambeaux de mes plus chères illusions, et que mon cœur tordu par le désespoir ait saigné par vingt blessures à la fois ! Courage, Louis ! nous serons deux à combattre désormais ! tu seras la tête qui conçoit, moi, le bras qui exécute ! toi, l'intelligence, moi, la force ! maintenant la lutte sera égale, car nous nous soutiendrons l'un l'autre. Crois-moi, frère, un jour viendra où le succès couronnera nos efforts !

- Je comprends ton dévouement, et je l'accepte. Ne suis-je pas à présent une *chose* à toi ? ne crains pas que je te résiste. Mais, te le dirai-je ? je crains que toutes nos tentatives ne soient vaines, et que nous ne soyons tôt ou tard contraints d'en revenir au suprême moyen que tu m'as empêché d'employer.

- Homme de peu de foi ! s'écria Valentin avec exaltation ; dans la route que nous allons suivre, la fortune sera notre

esclave !

Louis ne put s'empêcher de sourire.

- Encore faut-il avoir des chances de réussite dans ce que l'on entreprend, dit-il.

- La chance est la consolation des sots ; l'homme fort lui commande.

- Mais enfin, que veux-tu faire ?

- La femme que tu aimes est en Amérique, n'est-ce pas ?

- Je te l'ai déjà dit plusieurs fois.

- Eh bien ! c'est là qu'il nous faut aller.

- Mais je ne sais même pas quelle partie de l'Amérique elle habite.

- Qu'importe ! le Nouveau-Monde est le pays de l'or, la patrie des aventuriers ! nous referons notre fortune en la cherchant. Est-ce une chose si désagréable ? Dis-moi... cette femme est née quelque part ?

- Elle est Chilienne.

- Bon ! elle est retournée au Chili, alors ; c'est là que nous la retrouverons.

Louis regarda un instant son frère de lait, avec une espèce d'admiration respectueuse.

- Eh quoi ! sérieusement tu ferais cela, frère ? dit-il d'une voix émue.

- Sans hésiter.

- Tu abandonnerais la carrière militaire, qui t'offre tant de chances de succès ? je sais qu'avant six mois tu seras nommé officier...

- Je ne suis plus soldat depuis ce matin ; j'ai trouvé un remplaçant.

- Oh ! ce n'est pas possible !

- Cela est.

- Mais ta vieille mère, ma nourrice, dont tu es le seul soutien ?

- Sur ce qui te reste, nous lui laisserons quelques mille francs qui, joints à ma pension de légionnaire, lui suffiront pour vivre en nous attendant.

- Oh ! s'écria le jeune homme, je ne puis accepter un tel sacrifice ; mon honneur me le défend !

- Malheureusement, frère, dit Valentin d'un ton qui imposa au comte, tu n'es pas libre de refuser. En agissant ainsi, j'accomplis un devoir sacré.

- Je ne te comprends pas.

- À quoi bon t'expliquer ?...

- Je l'exige !

- Soit ! du reste, cela vaut peut-être mieux. Écoute donc : lorsqu'après t'avoir nourri, ma mère t'eut rendu à ta famille, mon père tomba malade et mourut à la suite d'une maladie de huit mois, nous laissant, ma mère et moi, dans la plus profonde misère. Le peu que nous possédions avait servi à acheter des médicaments et à payer les visites du médecin. Nous aurions pu avoir recours à ta famille qui, certes, ne nous eût pas abandonnés ; ma mère ne voulut jamais y consentir. Le comte de Prébois-Crancé a fait pour nous plus qu'il ne devait, répétait-elle, il ne faut pas l'importuner davantage.

- Elle eut tort, dit Louis.

- Je le sais, reprit Valentin. Cependant la faim se faisait sentir. Ce fut alors que j'entrepris ces métiers impossibles, dont je te parlais il y a quelques minutes. Un jour, sur la place du Caire, après avoir avalé des sabres et mangé des étoupes enflammées, aux applaudissements de la foule, je faisais la quête, lorsque je me trouvai tout à coup en face d'un officier de chasseurs d'Afrique, qui me regardait avec un air de bonté et de pitié qui m'alla au cœur. Il m'emmena avec lui, me fit conter mon histoire, et exigea que je le conduisisse dans le grabat que ma mère et moi habitions. À la vue de notre misère, le vieux soldat se sentit ému, une larme qu'il ne songea pas à retenir, coula silencieusement sur ses joues hâlées. Louis, cet officier était ton père.

- Mon noble et bon père ! dit le comte en serrant la main de son frère de lait.

- Oh ! oui, noble et bon ! il assura à ma mère une petite rente viagère qui lui permit de vivre, et moi, il m'engagea dans son régiment. Il y a deux ans, pendant la dernière expédition contre le bey de Constantine, ton père reçut une balle dans la poitrine et mourut au bout de deux heures en appelant son fils.

- Oui, dit le jeune homme avec des larmes dans la voix. Je le sais !

- Mais ce que tu ignores, Louis, c'est que, sur le point de mourir, ton père se tourna vers moi. Depuis la blessure qu'il avait reçue, je ne l'avais pas quitté.

Louis serra silencieusement la main de Valentin.

Celui-ci continua :

- Valentin, me dit-il d'une voix faible, entrecoupée par le râle de la mort, car l'agonie commençait déjà, mon fils reste seul et sans expérience ; il n'a plus que toi, son frère de lait. Veille sur lui, ne l'abandonne jamais. Qui sait ce que l'avenir lui réserve ! Puis-je compter sur ta promesse ? elle me rendra la mort plus douce. Je m'agenouillai auprès de lui, et saisissant respectueusement la main qu'il me tendait : mourez en paix, lui dis-je, à l'heure de l'adversité je serai toujours aux côtés de Louis. Deux larmes coulèrent des yeux de ton père, larmes de joie à cette heure suprême ; et d'une voix attendrie : Dieu a reçu ton serment, me dit-il. Il expira doucement, en cherchant une dernière fois à me presser la main et en murmurant ton nom. Louis ! je dois à ton père le bien-être dont jouit ma bonne mère ; je dois à ton père les sentiments qui font de moi un homme, cette croix qui brille sur ma poitrine. Comprends-tu, maintenant, pourquoi je t'ai parlé ainsi que je l'ai fait ? tant que tu as marché dans ta force, je me suis tenu à l'écart, mais aujourd'hui, que l'heure est venue d'accomplir mon serment, aucune puissance humaine ne saurait m'en empêcher.

Il y eut un moment de silence entre les deux jeunes gens.

Enfin Louis cacha sa tête dans la loyale poitrine du soldat et dit en fondant en larmes :

- Quand partons-nous, frère ?

Celui-ci le regarda.

- Est-ce sans arrière-pensée, que tu veux commencer une vie nouvelle ?

- Oui, répondit Louis, d'une voix ferme.

- Tu ne laisses aucun regret derrière toi ?

- Aucun.

- Tu es prêt à supporter bravement toutes les épreuves qui t'attendent ?

- Oui.

- Bien, frère ! c'est ainsi que je veux que tu sois. Nous partirons dès que nous aurons réglé le bilan de ta vie passée. Il

faut que tu entres libre d'entraves et de souvenirs amers dans l'existence nouvelle qui s'ouvrira devant toi.

\*

Le 2 février 1835, un paquebot de la compagnie transatlantique quittait le Havre et cinglait pour Valparaiso.

À bord se trouvaient embarqués comme passagers, le comte de Prébois-Crancé, Valentin Guillois son frère de lait, et César leur chien de Terre-Neuve, César le seul ami qui leur était resté fidèle et dont ils n'avaient pas voulu se séparer.

Sur la jetée, une femme d'une soixantaine d'années le visage baigné de larmes, resta les yeux obstinément fixés sur le navire, tant qu'elle put l'apercevoir.

Lorsqu'il eut disparu à l'horizon, elle jeta un regard désolé autour d'elle, et reprit à pas lents le chemin d'une maison située non loin de la plage, où elle demeurerait depuis trois jours.

- Fais ce que dois, advienne que pourra !... dit-elle d'une voix étouffée par la douleur.

Cette femme était la mère de Valentin Guillois.

Elle était la plus à plaindre ; elle restait seule !...

## IV

### ***L'exécution***

Vers l'an 1450, le Chili fut envahi par le prince *Sinchiroca*, plus tard Inca, qui s'empara de la vallée de *Mapocho*, nommée alors *Promocaces*, c'est-à-dire *Lieu de danses et de réjouissances*.

Pourtant, le gouvernement péruvien ne put jamais être établi solidement dans le pays, à cause de l'opposition armée des *Promocians*, alors campés entre les rivières *Rapel* et *Maulè*.

Aussi, bien que l'historien *Garcilasso de la Vega* place les limites du territoire conquis par les Incas, sur le Rio Maulè, tout prouve qu'elles étaient sur le Rapel, car, près du confluent du *Cachapoul* et du *Tingiririca*, qui prend alors le nom de Rapel, se trouvent les ruines d'une ancienne forteresse péruvienne, construite absolument comme celles de *Callo* et d'*Assuay*, dans la province de *Quito*. Ces forteresses servaient à marquer la frontière.

Le conquérant espagnol, don Pedro de Valdivia, fonda, le 24 février 1541, la ville de Santiago, dans une délicieuse position,



sur la rive gauche du Rio *Mapocho*, à l'entrée d'une plaine de cent kilomètres d'étendue, bornée par le Rio *Purahuel* et la montagne d'*El Pardo*, qui n'a pas moins de quatre mille pieds d'élévation.

Cette plaine, que baigne également le Rio *Maypo*, forme un réservoir naturel, où les terrains meubles entraînés des hauteurs voisines, se sont nivelés et ont formé un des plus riches territoires du Nouveau Monde.

Santiago, qui devint plus tard la capitale du Chili, est une des plus belles villes de l'Amérique espagnole. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, et rafraîchies par des *Acequias*, ou ruisseaux d'une eau claire et limpide ; ses maisons, bâties en adobes, élevées d'un étage seulement, à cause des tremblements de terre, si fréquents dans ce pays, sont vastes, aérées et bien disposées.

Elle possède un grand nombre de monuments dont les plus remarquables sont le pont en pierres à cinq arches, jeté sur le Mapocho et le Tajamar ou brise-eaux formé de deux murs en briques, dont l'intérieur est rempli de terre et qui sert à préserver les habitants des inondations.

Les Cordillères, aux sommets couronnés de neiges éternelles, quoique éloignées de quatre-vingts kilomètres de la ville, semblent suspendues sur elle et offrent un aspect des plus majestueux et des plus imposants.

Le 5 mai 1835, vers dix heures du soir, une chaleur étouffante pesait sur la cité ; l'air n'avait pas un souffle, pas un nuage.

Santiago, si folle et si rieuse d'ordinaire, où, à cette heure de nuit, on est sûr de voir étinceler à tous les balcons des yeux noirs et sourire des lèvres roses ; où chaque fenêtre envoie aux passants, comme une provocante invitation, des bouffées de *Sambacuejas* et des lambeaux de chansons créoles, semblait plongée dans une sombre tristesse. Les balcons et les fenêtres étaient garnis, il est vrai, de têtes d'hommes et de femmes, pressées les unes contre les autres, mais l'expression de toutes les physionomies était grave, tous les regards étaient pensifs et inquiets ; plus de sourire, plus de joie ; partout, au contraire, des fronts plissés, des joues pâlies, des yeux pleins de larmes.

Çà et là, dans les rues, des groupes nombreux stationnaient au milieu de la chaussée ou sur le pas des portes, discutant à voix basse et avec vivacité.

À chaque instant, des officiers d'ordonnance sortaient du palais du gouvernement et s'élançaient au galop dans diverses directions.

Des détachements de troupes quittaient leurs casernes et se rendaient au son des tambours sur la Plaça Mayor, où ils se formaient en bataille, passant silencieux au milieu des habitants consternés.

C'était surtout la Plaça Mayor qui, ce soir-là, offrait un aspect inaccoutumé.

Des torches, secouées par des individus mêlés à la foule, jetaient des reflets rougeâtres sur le peuple rassemblé, et qui semblait dans l'attente d'un grand événement.

Mais parmi tous ces gens réunis dans un même lieu et dont le nombre croissait de seconde en seconde, pas un cri, pas un mot, ne se faisait entendre. Seulement, par intervalles, s'élevait un murmure sans nom, bruit de la mer avant la tempête, chuchotement de tout un peuple anxieux, expression de l'orage qui grondait dans toutes ces poitrines oppressées.

Dix heures sonnèrent lentement à l'horloge de la cathédrale.

À peine les *Serenos* eurent-ils, suivant l'usage, chanté l'heure, que des commandements militaires se firent entendre, et la foule violemment rejetée en divers sens, avec force cris et jurons, accompagnés de coups de crosses de fusils, se partagea en deux parties à peu près égales, en laissant au milieu de la place un vaste espace libre.

En ce moment, s'élevèrent des chants religieux, murmurés d'un ton bas et monotone ; et une longue procession de moines déboucha sur la place.

Ces moines appartenaient tous à l'ordre des frères de la Merci. Ils marchaient lentement sur deux lignes, la cagoule rabattue sur le visage, la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, en psalmodiant le *De profundis*.

Au milieu d'eux, dix pénitents portaient chacun cercueil ouvert.

Puis venait un escadron de cavalerie, précédant un bataillon de miliciens, au centre duquel dix hommes, la tête nue, les bras attachés derrière le dos, étaient conduits, chacun d'eux monté au rebours sur un âne, qu'un moine de la Merci guidait par la bride ;

un détachement de *lanceros* venait immédiatement après et fermait cette lugubre procession.

Au cri de halte, proféré par le commandant des troupes rangées sur la place, les moines s'écartèrent à droite et à gauche, sans interrompre leurs chants funèbres, et les condamnés restèrent seuls au milieu de l'espace laissé libre pour eux.

Ces hommes étaient des patriotes qui avaient tenté de renverser le gouvernement établi, pour lui en substituer un autre, dont les bases plus larges et plus démocratiques seraient, à leur sens, plus en rapport avec les idées de progrès et de bien-être de la nation.

Ces patriotes tenaient aux premières familles du pays.

La population de Santiago voyait avec un morne désespoir la mort de ceux qu'elle considérait comme des martyrs.

Il est probable qu'un soulèvement aurait eu lieu en leur faveur, si le général don Pancho Bustamente, ministre de la guerre, n'avait pas déployé un appareil militaire capable d'en imposer aux plus déterminés et de les obliger à assister silencieux à l'exécution de ceux qu'ils ne pouvaient sauver, mais qu'ils se réservaient de venger plus tard.

Les condamnés mirent pied à terre, ils s'agenouillèrent pieusement, et se confessèrent aux moines de la Merci restés près d'eux, tandis qu'un peloton de cinquante soldats prenait position à vingt pas.

Lorsque leur confession fut achevée, ils se relevèrent bravement, et, se prenant tous par la main, ils se rangèrent sur une seule ligne devant les soldats désignés pour leur donner la mort.

Cependant, malgré le nombre considérable de troupes rassemblées sur la place, une sourde fermentation régnait dans le peuple. La foule s'agitait en sens divers ; des murmures de sinistre augure et des malédictions prononcées à voix haute contre les agents du pouvoir, semblaient engager ceux-ci à en finir de suite, s'ils ne voulaient pas se voir ravir leurs victimes.

Le général Bustamente qui, calme et impassible, présidait à cette lugubre cérémonie, sourit avec dédain à cette expression de la désapprobation populaire. Il leva son épée au-dessus de sa tête et commanda un changement de front qui fut exécuté avec la rapidité de l'éclair.

Les troupes firent face de tous les côtés à la foule ; les premiers rangs couchèrent en joue les citoyens pressés devant eux, tandis que les autres dirigèrent leurs fusils vers les fenêtres et les balcons encombrés de monde.

Alors, il se fit dans la place un silence de mort, qui permit de ne pas perdre un mot de la sentence lue par le greffier aux patriotes, sentence qui les condamnait à être passés par les armes, comme fauteurs ou complices d'une conspiration ayant pour but de renverser le gouvernement constitué et de plonger leur pays dans l'anarchie.

Les conjurés écoutèrent leur arrêt avec un visage impassible.

Lorsque le greffier, qui tremblait de tous ses membres, eut terminé sa lecture, ils s'écrièrent tous d'une seule voix :

- Vive la Patrie ! vive la Liberté !

Le général fit un signe.

Un roulement de tambours couvrit la voix des condamnés.

Une décharge de mousqueterie éclata comme un coup de foudre.

Et les dix martyrs tombèrent sur le sol, en proférant encore une fois leur cri de liberté, cri qui devait trouver de l'écho dans le cœur de leurs compatriotes terrifiés.

Les troupes défilèrent, les armes hautes, enseignes déployées et musique en tête, devant les cadavres renversés les uns sur les autres, et regagnèrent leurs casernes.

Lorsque le général eut disparu avec son escorte, que toutes les troupes eurent quitté la place, le peuple se précipita en masse vers l'endroit où gisaient pêle-mêle les martyrs de sa cause. Chacun voulait leur faire un suprême adieu et jurer sur leurs corps de les venger ou de tomber à son tour.

Enfin peu à peu la foule devint moins compacte, les groupes se dissipèrent, les dernières torches s'éteignirent, et ce lieu, où s'était accompli, il y avait une heure à peine, un drame terrible, resta complètement désert.

Un laps de temps assez long s'écoula sans qu'aucun bruit vînt troubler le silence solennel qui planait sur la Plaça Mayor.

Tout à coup, un profond soupir s'échappa du monceau de cadavres, et une tête pâle, défigurée par le sang et la boue qui la souillaient, s'éleva lentement au-dessus de ce charnier humain, écartant avec effort les corps qui la cachaient.

La victime, qui survivait par miracle à cette sanglante hécatombe, jeta un regard inquiet autour d'elle, et passant la main sur son front baigné d'une sueur froide :

- Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle avec angoisse, donnez-moi la force de vivre afin que je puisse me venger !

Alors avec un courage inouï, cet homme, trop faible à cause du sang qu'il avait perdu et de celui qu'il perdait encore, pour se remettre debout et s'échapper en marchant, commença à ramper sur les mains et sur les genoux, laissant derrière lui une longue trace humide, se dirigeant du côté de la cathédrale ; à chaque seconde il s'arrêtait pour reprendre haleine et poser la main sur ses blessures, que les mouvements qu'il faisait rendaient plus douloureuses.

À peine s'était-il éloigné d'une vingtaine de mètres du centre de la place, et cela avec des difficultés immenses, que d'une rue qui s'ouvrait juste en face de lui, sortirent deux hommes qui s'avancèrent en toute hâte de son côté.

- Oh ! s'écria le malheureux avec désespoir, je suis perdu ! Dieu n'est pas juste !

Et il s'évanouit.

Les deux inconnus, arrivés auprès de lui, se penchèrent sur son corps et l'examinèrent avec soin.

- Eh bien ? demanda l'un au bout de quelques secondes.

- Il vit, répondit l'autre d'un ton de conviction. Sans prononcer un mot de plus, ils roulèrent le blessé dans un *poncho*, le chargèrent sur leurs épaules, et disparurent dans les sombres profondeurs de la rue par laquelle ils étaient venus et qui conduisait au faubourg de la Canadilla.

## V

### ***La traversée***

Le voyage est long, du Havre au Chili !

Pour l'homme habitué aux mille agitations et au tourbillon enivrant de l'atmosphère parisienne, la vie de bord, si calme et si réglée, semble bien insipide et bien monotone !

Rester des mois entiers confiné sur un bâtiment, relégué dans une chambre de deux mètres carrés au plus, sans air, sans soleil, presque sans clarté ; n'ayant pour promenade que le pont étroit

du navire, pour horizon que la mer houleuse ou tranquille, mais toujours et partout la mer !

La transition est trop brusque.

Le Parisien, accoutumé au bruit et au mouvement de la grande ville, ne peut comprendre la poésie de cette vie de marin qu'il ignore, les sublimes jouissances et les âcres voluptés qu'éprouvent incessamment ces hommes au cœur de granit, continuellement en lutte avec les éléments, qui se rient de la tempête et bravent l'ouragan, vingt fois par minute, voient la mort face à face et sont parvenus à si bien la mépriser qu'ils ont fini par ne plus y croire.

Les heures sont d'une longueur interminable au passager qui aspire après la terre : chaque jour lui semble un siècle.

Les yeux constamment fixés sur le point qu'il se figure ne jamais devoir atteindre, il tombe, malgré lui, dans une espèce de nostalgie sombre, que la vue du port tant désiré est seule assez puissante pour dissiper.

Le comte de Prébois-Crancé et Valentin Guillois avaient, eux aussi, subi toutes les désillusions et tous les ennuis de la vie de bord.

Pendant les premiers jours, ils avaient rappelé les souvenirs, si palpitants encore, de cette autre vie avec laquelle ils rompaient pour toujours. Ils s'étaient entretenus de la surprise que causerait dans la haute société la disparition subite du comte, qui était parti sans avertir personne et sans qu'aucun indice pût mettre sur ses traces.

Leur esprit, franchissant les distances qui les séparaient de l'Amérique, vers laquelle ils se dirigeaient, ils avaient longuement causé des jouissances inconnues qui les attendaient sur ce sol doré, terre promise des aventuriers de toutes sortes, mais qui, hélas ! garde souvent à ceux qui vont y chercher une facile fortune, tant de déboires et de déceptions !

Comme tout sujet, si intéressant qu'il soit, finit toujours par s'épuiser, les deux jeunes gens, pour échapper à la monotonie fatigante du voyage, avaient eu le bon esprit d'organiser leur existence de façon à ce que l'ennui eût sur eux moins de prise que sur les autres passagers.

Deux fois par jour, le matin et le soir, le comte, qui parlait parfaitement espagnol, donnait leçon à son frère de lait, leçons